

PLURILING

Ying Chen

Un grand nombre de migrants sont plurilingues. Souvent ils portent en eux une peine antérieure, une patrie perdue, une mémoire des défaites, le goût des cendres d'une civilisation, une langue laissée de côté, une impuissance devant l'acculturation de leurs descendants. Ils s'accrocheraient volontiers à une langue plus puissante, celle véhiculant une parole dominante aussi. Les langues, ainsi que les paroles qu'elles portent, sont comme des espèces vivantes, elles sont très mortelles. La loi de la jungle règne sur leurs vicissitudes. Y aurait-il jamais un auteur anglophone qui se mettrait à écrire en chinois ? Cette langue du tiers monde, cette langue visuelle et presque sans grammaire, non déterminante et intemporelle, l'une des rares langues anciennes encore vivantes aujourd'hui et la plus proche de sa source, du commencement des langues, de son état primitif, serait trop difficile, dit-on. Comme si une poignée des « grandes langues » seraient au contraire plus faciles pour tous les peuples du monde de déchiffrer. La réalité est qu'un énorme nombre de population est condamné à élire quelques « langues réussies » parmi mille « petites » langues, afin de rompre la vitesse naturelle de leur évolution sociale et technique, considérée comme trop lente, et d'enjamber l'écart des temps.

Les auteurs venant d'un ailleurs lointain, portant en eux plus d'une langue et plus d'une parole, veilleraient avec vigilance à ce que leurs écrits, qui sont leur souffle même, ne soient aspirés dans une moule de langage déjà en place. Attentifs à la manière dont leurs mots et leurs sujets soient interprétés, devant le piège de devenir représentants ou témoins au profit de quelconque croyance, ces auteurs auraient éprouvé le désir de s'écarter de toutes les moules où les voix individuelles fondent dans des rumeurs collectives combien souvent surchauffées contre l'Autre, et qui répondent aux impératives du moment, parfois à tort et à travers, où pensée et littérature seraient impossibles.

Il y a dans la parole courante des éléments dont je saisis mal le sens. Par exemple, le préfixe « post » veut dire « l'après », mais cet « après » n'est pas vraiment nommé. Le post-colonialisme, veut-il dire « fin du colonialisme » ou « autre forme du colonialisme » ? Comme si l'on entre dans une ère indicible, innommable, malgré la création des nouveaux mots ? Ou bien, comment interpréter le silence dans des paroles ? Car il y a bel et bien des silences. Pourquoi par exemple la planète entière sait ce qu'est Holocauste, et peu est au courant de la boucherie à Nanjing en décembre 1937, ce qui permet aux tombeaux des criminels de guerre de recevoir régulièrement de solennels hommages, ce jusqu'aujourd'hui ?

Etre plurilingue aide à entendre non seulement pluri-paroles, mais aussi à en connaître les silences.

Les langues, ainsi que les paroles et les civilisations qu'elles contiennent, sont hiérarchisées. De cette réalité, les migrants seraient peut-être conscients, mais c'est en touchant la terre de leur destination qu'ils en réalisent l'ampleur. Leur départ étant déjà un geste de choix, le fruit d'une comparaison, la preuve éloquente d'une adhésion sous-entente, désormais il ne leur resterait qu'à explicitement appuyer une telle hiérarchisation. Les outils leur sont offerts, les applaudissements les attendent.

A travers eux, qui quittent un endroit comme le sang s'écoule d'un corps vers l'autre, de plus en plus de langues et de sous-langues tels les dialectes, perdent leur vitalité et meurent à petit feu. Avec eux, avec leur participation consentante ou de facto (j'ai rencontré des expatriés chinois, même ceux de première génération, qui refusent de parler chinois), l'unilinguisme s'approche jour après jour de sa victoire finale -- le plus grand monopole linguistique, paraît-il, dans l'histoire humaine.

Dans ma région, j'ai vu qu'au cours de peu de temps, le département de la langue française et ceux des autres langues romanes sont combinés en un. Malgré une politique linguistique privilégiée par rapport aux autres langues, j'ai rencontré peu de descendants des francophones nés au Canada mais vivant en dehors du Québec qui puissent tenir une conversation basique en français.

La langue chinoise, de son côté, malgré sa démographie, mais sans droit linguistique institutionnel, est en pire situation au Canada qui prétend être multiculturel sans être multilingue. La culture chinoise souvent se fait réduire à une restauration bon marché et à une danse de dragon annuelle. Nos enfants sont conduits à avoir honte de leur peau, de leur tradition et de leur langue maternelle. Elle est en piètre situation aussi dans un monde actuel politiquement dé-sinisant. Sans parler d'une Sinophonie, puisque le mot n'existe pas dans le dictionnaire. Et la Chine, l'endroit principal où cette langue est employée, se trouve aujourd'hui en grave et quasi irréversible crise démographique. Les migrants d'origine chinoise, souvent les mieux instruits de la population comme c'est le cas des autres expatriés du tiers monde, sont bien obligés de quitter leur langue maternelle qui, éloignée de leur contexte de vie, leur est devenue un lieu de l'isolement.

Il suffit de regarder comment les langues mortes sont mortes, on comprend ce que la question de la langue signifie pour la survie des cultures. Et un auteur « migrant », en tant qu'être au cœur programmé pour mille langues, mais dont le corps tarissable permet peu, vit en lui, au mode accéléré, sous pression intensifiée du changement des saisons, ce très long processus d'une probable perte, ce temps compressé pour lui mais toujours plus long que la durée de sa vie ici-bas, ce temps entre le début et la fin, le néant et le retour, l'avant et l'après, le familier et l'inconnu, le dégoût du vieux et le doute du nouveau, la peur de l'incertain et le dédain de la fixation, avec une psychologie douloureusement mais aussi heureusement riche pour étoffer son écriture.

Le plurilinguisme chez un tel migrant dans ce contexte a ceci de particulier qu'il est, à la base, dénué de noblesse de gratuité, de son intellectualité. Cela s'impose d'abord comme un moyen de survie dans un monde considéré comme meilleur où le sort l'a projeté. On quitte une langue pour une autre. On réduit sa première langue en semi-clandestinité, car la

plupart du temps il serait mal vu de garder contact avec l'autre langue et l'autre monde, cela susciterait des soupçons quant à la fidélité du nouvel arrivant, étant donné qu'il y existe un profond fossé entre des pays vaincus et des pays d'attrance.

Certes, pour migrants ou voyageurs, apprendre une seconde ou même troisième langue leur permettrait d'éviter un étang à demi mort qu'est devenue sa langue maternelle sous un autre ciel, d'éviter la ghettozation à un « quartier ethnique », et de survivre linguistiquement dans un autre fleuve. Mais ce qui les fait écrivains, et donne à leurs écrits composés gauchement dans la langue apprise une certaine épaisseur presque naturelle, innée, ce serait l'omniprésence de sa langue première qui sonne encore dans ses oreilles, qui s'infiltrer parfois dans le flot de mots apparemment d'une toute autre langue, qui semble vouloir marquer son existence en mourant. Ce qui les fait écrivains, ce serait cette impureté, ce quasi duel, cette agonie. Si je n'avais pas quitté le pays, je ne me serais jamais autant penchée sur la langue chinoise classique, la langue d'avant les guerres d'opium, d'avant la traduction du livre de Darwin, et d'avant l'occidentalisation de ses syntaxes. Écrire dans une langue seconde aurait un sens seulement si l'auteur pouvait rester libre, ouvert à tous, mais ne suivant personne, toujours capable, ici comme ailleurs, aujourd'hui comme hier, de distanciation par rapport à des lieux, des croyances et des époques.

Si, parfois, il est difficile à certains migrants de devenir bilingue ou multilingue, s'il est condamné à choisir ou même à n'avoir point de choix, par exemple dans le cas des « migrants » de seconde génération - la deuxième génération ne cesse de migrer hélas, ils pourraient en revanche essayer de conserver une autre parole, préserver une autre voix, et d'opérer une fusion, ou un vis-à-vis, ou encore une superposition des éléments des langues. J'étendrais le camp des « migrants » à ceux appartenant au « premier monde », mais qui possèdent deux langues ou plus, ou bien pour qui une autre voix, notamment une voix venant de l'autre côté du fossé, se fait entendre dans la sienne. Parmi eux, il y a Duras et Camus. Ni l'un ni l'autre n'était vraiment auteur bilingue, ni l'un ni l'autre n'avait eu besoin, heureusement pour eux, mais malheureusement pour le monde et pour la littérature, d'écrire en Vietnamien ou en Amazigh. Mais il semble que d'autres langues et paroles résonnent parfois dans leur œuvre. La question se pose néanmoins dans quelles mesures et à quel degré le rapprochement aurait pu se faire. On pourrait également compter les penseurs comme Foucault et François Julien, le premier semble s'écarter de sa propre langue en interrogeant sur la nature incertaine des mots ; le dernier a eu le courage d'examiner ce qui a été impensé dans sa langue maternelle, en se référant à la langue et à la pensée chinoises, langue et vision radicalement différentes par endroits.

En examinant le phénomène du plurilinguisme, non seulement on n'oublie pas la langue refoulée chez un « migrant » plurilingue, en tenant compte de l'indéniable influence que lui apporte l'emploi d'une seconde langue qui est dominante dans son lieu, à cause d'une parole toujours fortement encadrante véhiculée par la langue institutionnalisée, et des conventions langagières propres à cette langue qui dictent une certaine façon de penser -- il aurait fallu un esprit comme Foucault, il aurait fallu un travail extrêmement assidu pour se désenchaîner des mots --, mais aussi il faudrait tenir compte dans la considération des sous langues, des demies langues, des avant langues, et par dessus tout, le silence. Car le silence humain souvent couvre une dense quantité de mots. Il est à inclure dans la question des langues comme des intervalles dans une partition.

Dans la langue chinoise, il existe un vocabulaire péjoratif envers le mot « la langue 舌 », au sens corporel du mot, mais aussi désignant les paroles vicieuses (嚼舌), inconséquentes (长舌), trop rapides et irréfléchies (快嘴快舌), empruntées (鹦鹉学舌), incomplètes (碎舌), de prétexte (口舌), servies comme armes (唇枪舌剑), rusées (油嘴滑舌), etc. Une différenciation est faite entre la langue 舌 instrument corporel et les langues comme l'un des langages humains 语言. On apprend donc une langue, mais on est prudent envers une parole trop corporelle. Dans beaucoup de situations, on privilégie le silence aux mots, le premier souvent recouvert d'une couleur élogieuse. On dit « travail silencieux, don muet 默默无闻 », « accord muet 默许 », « humour 幽默 », « transformation silencieuse 潜移默化 » , « connivence 默契 ». Si les paroles sont remplies, éclairantes ou déterminantes, le silence est une pause, une nuance apportée à un discours, un vide dans le plein, le blanc des lumières dans une aquarelle, la nuit pour le jour, et parfois un recul, un écart, une dissidence. Un chinois non occidentalisé ne dira pas « je t'aime », une phrase qui a plus de poids qu'une cérémonie de mariage. A Vancouver, quand la « Question Chinoise », titre à la une du journal local en 1889, refait surface environ un siècle et demi plus tard, un jour les francophones et les immigrants de l'Inde sont sortis manifester devant la mairie, sous la pluie et dans le vent, mais pas un seul chinois ne s'y est présenté. La communauté a donc attiré des reproches quant à son incompréhensible non-participation. Or, le silence de la part la communauté chinoise ne peut pas être interprété comme un manque de sens politique, un comportement de lâcheté, de soumission. Seulement, l'intuition, ce quelque chose qui s'opère au-delà du langage, parfois plus vraie, plus juste et plus prévoyante qu'un raisonnement par les mots qui arrivent toujours tardivement sur les événements, leur dit que la tendance, 势, n'est pas à leur faveur. Cette tendance Yi Jingenne n'est ni la volonté des pouvoirs ni celle des dieux, mais elle est le mouvement de la roue du destin, sous l'influence d'une multitude d'éléments et de facteurs spatio-temporels. Elle est la Nature elle-même. Ayant perçu une telle tendance qui leur est défavorable de ce côté du monde et qui semble devoir régner encore longtemps, ces immigrants chinois trouvent inutile et même nuisible de protester contre quoique ce soit, avec le peu d'outils actuellement à leur disposition. Comme dit Camus dans « Le Vent de Djémila », il ne faudrait pas confondre un refus à un renoncement. Les immigrants chinois qu'on croise dans les rues ici continuent à humblement mener leur quotidien comme si de rien n'était, souriant quand ils le peuvent, dans leur silence usuel, proche d'un contentement sans grand espoir, sans vraie consolation, se méfiant du discours de progrès. Leur silence semblable à celui d'un bœuf grignotant dans le champ et contemplant le flot des véhicules qui passent, dans un même paysage, à tous les coins du monde. Ils continuent, jusqu'à leur mort proche ou lointaine, à s'occuper de leurs parents et grands-parents, à éduquer leurs enfants et petits-enfants, à s'affairer autour de leur petits ou grands emplois, petites ou grandes affaires, suivant les modes, admirant l'Autre, à voter sans conviction, à vivre dans ce que Camus appelle « passion passive », à regarder leurs descendants s'éloigner de leur langue ancestrale, à contempler le dos de leurs héritiers sans héritage, à vivre leur passage au monde sans regret ni fierté. Leur passage a perduré ainsi cinq mille ans, dans la solitude de leur langue maternelle sans statut, sur la route poussiéreuse, leur langue qui n'a jamais été une seule et même langue, qui a survécu parce qu'alimentées par beaucoup de langues des « migrants » qui circulent comme eux et auprès d'eux.

Chaque fois que je reçois des compliments simplement parce que je parle français, je pense non seulement à l'ombre d'une autre langue, mais aussi à ce silence - partie intégrante de la langue, que j'ai hérité. La beauté poétique de la langue chinoise n'est pas très dicible, mais elle réside en partie dans son demi-silence, de ses non-dits évocateurs, ses omissions de causalité, son absence de conjugaisons, des «expressions figées 成语» tirées des anecdotes historiques, tels des miroirs faisant écho à la réalité actuelle en même temps qu'ils procurent une dimension intemporelle. La partie silencieuse de la langue qui parle différemment, comme celle d'un animal plongé dans un instant qui lui est déjà éternité, dans un détail qui lui est déjà totalité, comme celle d'une montagne autour d'une vallée bruyante, d'une fleur apparaissant un matin parmi les chants d'oiseaux. Une telle langue partiellement muette, cosmique, contient probablement plus de vérité sur nous et sur notre condition en tant qu'être animal, social et historique, que nos discours, combien acharnés, ingénieux ou sincères, moyennant lesquels nous tentons de borner sinon de façonner un monde à nous seulement, un monde de notre utilité et à notre portée.

Cet essai poétique est le résultat de l'entretien réalisé par Maribel Peñalver Vicea, le 10 décembre 2022.